

RACONTER LES GÉORGIQUES AILLEURS

Textes de Céline Domengie
directrice artistique du programme
Les Géorgiques (le Belvédère),
artiste et docteure associée à l'équipe ARTES,
Université Bordeaux Montaigne

LES GÉORGIQUES VOL. III

**imaginaires, connaissances
et pratiques rurales dans la vallée du Lot
2020-2023**

EXPÉRIMENTATION ET MILIEU : UN DIALOGUE

Communication pour le séminaire « Lieux et milieux de l'art »
de l'équipe ARTES – Université Bordeaux Montaigne

*[...] l'être se crée en créant son milieu.
Et c'est ce genre de leçon que nous avons toujours à méditer, dans
un sens comme dans l'autre : dans la création, mais aussi dans la
destruction.*

Augustin Berque
Entendre la Terre. À l'écoute des milieux humains
Éditions Le Pommier, 2022, p. 42

La formule « lieux et milieux de l'art » est très intéressante car elle est équivoque. Au premier abord on pourrait entendre « lieu de l'art » comme lieu de production ou d'exposition, et « milieu de l'art » comme milieu sociologique du monde artistique.

Les trois années au cours desquelles se déroulera la thématique de ce séminaire nous amèneront probablement à visiter les différentes acceptions de ces termes.

Aujourd'hui, je vais vous parler de *milieu* du point de vue de l'expérimentation artistique, en tant que creuset d'activité et d'expérimentation.

Introduction

Dans le cadre de ce séminaire intitulé « Lieux et milieux de l'art », je propose de partir du programme de recherche et d'expérimentation intitulé *Les Géorgiques* engagé avec la vallée du Lot, en Lot-et-Garonne, sur les problématiques de la ruralité, afin de visiter un certain lien entre *art* et *milieu*, et plus précisément entre *expérimentation artistique* et *milieu*. Il s'agit ici d'envisager ce que le concept de *milieu* permet de saisir de la spécificité d'un registre d'expérimentation artistique. Je déroulerai ma présentation en trois temps, un premier pour dessiner le paysage du programme de recherche et d'expérimentation *Les Géorgiques*, un deuxième pour expliciter le terme « milieu » au regard de la mésologie conceptualisée par Augustin Berque, enfin un troisième pour illustrer mon propos par deux exemples de propositions artistiques que j'ai initiées dans le cadre des *Géorgiques*, et qui engagent un dialogue avec la vallée du Lot : l'Atelier d'otium *Les mots et le paysage* et le projet du (de la) *Poïpoïdrome flottant(e)*.

Les Géorgiques

Le titre de ce programme fait référence à l'œuvre éponyme du poète latin Virgile, écrite entre 37 et 30 av. J.-C. *Les Géorgiques* est un poème didactique qui associe librement le ton technique d'un traité d'agronomie avec des descriptions naturalistes lyriques et des références mythologiques. Il se déroule au fil de quatre livres, les deux premiers consacrés à la culture des céréales et de la vigne, les deux suivants à l'élevage des animaux et à l'apiculture. En détaillant les soins à donner à la terre, l'auteur en célèbre la beauté et les liens qui l'unissent aux hommes, malgré l'instabilité du monde et le passage inexorable du temps.

Rédigé dans une période tourmentée par les guerres civiles, où les propriétaires terriens avaient délaissé leurs terres pour aller guerroyer, ce texte résonne profondément avec les changements dont notre société est aujourd'hui traversée : relation avec la terre rompue, vivant fragilisé, lien abîmé entre les milieux et leurs habitants, de tous sexes, de tous âges, de toutes origines. Partant de ce constat, des faiblesses, des forces et des malentendus qui traversent la ruralité en général et la vallée du Lot en particulier, l'originalité de ce programme repose sur deux

principaux piliers : d'une part l'association de savoir-penser et de savoir-faire des artistes, des scientifiques et des habitants, d'autre part, reconnaître la rivière et sa vallée comme une guide¹, en la fréquentant au rythme de ses respirations et de ses saisons, il s'agit de réapprendre à l'écouter et à l'entendre. À ces deux piliers s'ajoute une méthode de recherche inspirée de mésologie.

La mésologie qui nous intéresse est celle actualisée par le géographe et orientaliste Augustin Berque, laquelle propose un outil d'analyse et de pensée pour envisager la nature de notre relation à notre milieu de vie concret, la manière dont cette relation nous structure ontologiquement, existentiellement, et la façon dont ce bagage conceptuel permet de réfléchir l'expérimentation artistique.

Mésologie

« La mésologie, étude des milieux, c'est [...] : l'étude des relations concrètes et vécues, irréductibles à la mécanique abstraite du déterminisme, mais irréductibles aussi au simple hasard, parce que toujours dans le fil d'une certaine histoire et dans la lemmique (la logique du sensible) d'un certain milieu.² »

Il y a quatre mots importants dans cette phrase : déterminisme, hasard, histoire et lemmique.

Irréductible au déterminisme, car la mésologie va à contre-courant du déterminisme géographique, c'est-à-dire de l'idée « que les conditions naturelles déterminent les civilisations ».

Irréductible au hasard, « rencontre imprévisible de séries d'événements indépendants et ne résultant d'aucune intention », car dans la mésologie, comme nous verrons, l'intention des êtres joue un rôle par le biais d'une activité d'interprétation.

Histoire, car les êtres sont toujours pris dans un processus temporel historique.

Et lemmique, puisqu'il y a selon Augustin Berque, une « logique du sensible » qui va à rebours de celle du tiers exclu

1. La huitième édition du dictionnaire de l'Académie française mentionne que, anciennement, le mot guide était féminin dans le sens de « guide des pêcheurs ». Cette question de genre ramène aux recherches pour le (ou la) *Poïpoïdrome flottant(e)*, puisque ce sont ses usages qui en précisent le sens.

2. Augustin Berque, *Entendre la Terre. À l'écoute des milieux humains*, Paris, Le Pommier, 2022, p. 87.

Hokkaido

L'exemple qui me paraît le plus éloquent pour illustrer ces relations concrètes auxquelles s'intéresse la mésologie est l'étude qu'a menée Augustin Berque dans les années 1970, au Japon, dans le cadre de sa thèse sur la colonisation de l'île d'Hokkaido.

L'auteur raconte qu'en 1868 le gouvernement japonais décide de coloniser l'intérieur des terres de cette île pour parer à l'avancée des Russes dans le nord. Jusqu'à ce moment-là, seules les côtes sont habitées par de petits villages de pêcheurs. L'intérieur des terres est occupé par la taïga, la forêt sibérienne.

Le gouvernement y installe des colons soldats et tente de mettre en place un programme agronomique inspiré des plans agricoles américains mais qui ne fonctionne pas. Finalement, contre toute attente, c'est la culture du riz qui va fonctionner. Ce qui est surprenant car le riz est une plante tropicale qui nécessite de la chaleur et pour laquelle, a priori, le climat de l'île d'Hokkaido, froid, proche de la Sibérie et couvert de neige plusieurs mois de l'année, n'est pas du tout adapté. Finalement, en sélectionnant des variétés plus hâtives, qui arrivent à maturité plus tôt, avant les premières neiges, les colons ont réussi à adapter leur pratique agricole à ce climat : tout en créant un nouveau paysage, ils ont été culturellement transformés par cette île.

Cette thèse fut publiée sous le titre *La rizière et la banquise. Colonisation et changement culturel à Hokkaido*, elle « montre la naissance d'un nouveau milieu : la société japonaise, en transformant Hokkaido, s'est elle-même transformée sur divers plans »³.

Augustin Berque la résume ainsi :

« La mésologie n'est pas une discipline qui s'intercalerait par exemple entre géographie culturelle et écologie [...]. C'est plutôt une perspective générale, mobilisable dans toutes les sciences, aussi bien celles de la nature que les sciences humaines »⁴.

Et il précise : « Elle déplace notre regard sur les choses à la fois ontologiquement (dans ce qu'est leur manière d'exister)

3. *Ibid.*, p. 34-35.

4. *Ibid.*, p. 90.

et logiquement (dans ce qu'est notre regard, la manière de les considérer) [...]. C'est une rupture avec le paradigme occidental moderne classique.⁵ »

Arrêtons-nous un instant sur cette rupture que la mésologie engage. L'expression « Paradigme Occidental Moderne Classique » renvoie à la conception du sujet moderne, formulée par différents penseurs de l'époque moderne, dont René Descartes. Une phrase du *Discours de la méthode* (1637) en résume l'idée : « Je connus de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, et qui, pour être, n'a besoin d'aucun lieu, ni ne dépend d'aucune chose matérielle »⁶. Augustin Berque la commente en énonçant que « ce qu'il veut dire, c'est qu'il est lui-même de par lui-même indépendamment de ce qui l'entoure. C'est une rupture radicale avec les conceptions traditionnelles, qui considéraient toujours les personnes en liaison avec leur milieu. »⁷

N'avoir besoin d'aucun lieu pour penser et ne dépendre d'aucune chose matérielle, voilà l'idée que renverse la mésologie. En s'intéressant aux relations concrètes et vécues, la mésologie nous enseigne à penser le monde dans la conscience que nous en faisons partie et que nous entretenons avec lui, concrètement, une relation qui nous transforme, et que réciproquement nous agissons sur lui : ensemble, nous nous co-structurons. Cette relation réciproque est désignée par le mot médiance.

Trajection

Pour Augustin Berque, ce qui produit la médiance, cette relation réciproque, c'est un processus de trajection : c'est-à-dire un « trajet perpétuel » entre un sujet, un interprète et un prédicat ; c'est le creuset de l'ensemble de nos « pratiques à la fois écologiques, techniques, esthétiques, noétiques, politiques, etc. dont procède un milieu donné »⁸.

5. *Ibid.*, p. 90.

6. René Descartes, *Discours de la méthode*, Paris, Flammarion, 2008, p. 38-39.

7. Augustin Berque, *Là, sur les bords de l'Yvette, dialogues mésologiques*, Bastia, éditions éoliennes, 2017, p. 41.

8. Augustin Berque, *La Mésologie, pourquoi et pour quoi faire ?* Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, 2014, p. 41.

Il explicite son propos en prenant l'exemple de l'eau : « Dans la réalité concrète d'un humain, l'eau n'est jamais seulement H₂O ; elle est pluie bienfaisante pour le paysan abyssin, inondation catastrophique pour le riverain de l'Hérault, verglas sur lequel on se casse la figure, traînée d'un avion dans le ciel du soir, etc.⁹ » L'eau (le sujet en soi, S) est envisagée en fonction d'un prédicat (c'est P, prédicat est synonyme de « attribut » ou « propriété », en l'occurrence « eau pour boire », « eau envahissante », « eau glacée », « eau-vapeur-de-l'avion-qui-vole ») par un interprète (I, humain ou autre).

Cette expérience combinée à cette interprétation est une trajection. L'expérience de l'eau est « trajectée » par l'existence de chaque interprète, ce processus de rencontre entre deux dimensions est trajective.

La « trajection est la saisie de quelque objet (qui est en soi, un certain sujet logique S) selon un certain prédicat P, c'est-à-dire en tant que quelque chose. La réalité c'est donc *S en tant que P*. à la différence des objets abstraits, où seul le sujet S est considéré, les choses concrètes, qui sont trajectives, sont toujours à la fois S et P, c'est-à-dire S/P [...].

Or, cette trajection n'est pas binaire, elle est ternaire, car elle suppose nécessairement un tiers terme : l'interprète I, qui peut être humain ou autre qu'humain. C'est en fonction de manières d'exister de l'interprète I [et de son histoire] que le sujet existe en tant que prédicat. S n'est pas P comme ça, dans l'abstrait ; concrètement S est P pour I. Et comme les interprètes sont divers (I, I', I'', etc.), un même objet (S) peut exister en tant que différentes choses (S, S', S'', etc.). Par exemple, une même touffe d'herbe, qui en soi est S, va exister en tant qu'aliment pour une vache, en tant qu'obstacle pour une fourmi, en tant qu'abri pour un scarabée, et ainsi de suite »¹⁰.

Laissons là la logique de la trajection pour revenir aux *Géorgiques* à la faveur de cet éclairage.

9. *Ibid.*, p. 75.

10. *Ibid.*, p. 75.

Ateliers d'otium

Un des axes d'expérimentation des *Géorgiques* se déploie sur la commune de Paulhiac, dans la vallée du Lot. Cette commune se situe à une vingtaine de kilomètres du Lot, elle est bordée par un de ses affluents, la Lède, laquelle rivière se jette dans le Lot à Casseneuil.

À Paulhiac, nous menons depuis le printemps 2021 des Ateliers d'otium.

Qu'est-ce que l'otium ?

Dans l'Antiquité latine, l'otium désignait ce temps de loisir studieux qui se soustrayait aux activités professionnelles, au travail et au négoce ; il faut se souvenir que le mot *négoce* est l'antonyme de *otium*, étymologiquement, il provient de *nec otium*. L'otium désigne un temps dédié à la culture des choses de l'esprit, dans l'héritage des banquets antiques tels que Platon nous l'a rapporté dans son célèbre texte.

Nos Ateliers d'otium se déroulent au fil de petites promenades, accompagnées par un binôme (artiste/habitant, habitant/scientifique, ou scientifique/artiste).

Une des thématiques fut explorée sous le titre « les mots et le paysage ». Trois balades furent proposées et accompagnées par divers intervenants : un musicien (François Dumeaux) qui interpréta des chants occitans, une médiatrice (Alexandra Dibon, CEDP 47) qui proposa une lecture sensible du paysage, une poète-performatrice (Pauline Weidmann) qui raconta chemin faisant ses rencontres et un poète-occitaniste (Frédéric Fijac) qui commenta et interpréta les toponymes.

Voici les mots d'introduction de la balade accompagnée par Frédéric Fijac, le 14 août 2021¹¹. « Il y a un grand bonhomme, Élisée Reclus, qui a dit que l'homme, c'est la nature qui prend conscience d'elle-même. On en fait partie de cette nature et ce qu'on va voir, avec les toponymes, c'est des choses un peu fossilisées, cristallisées, du rapport que les hommes ont eu, au cours des temps, avec ce paysage. Ces mots marquent une sorte de manière de renouveler un pacte avec l'endroit dans lequel on vit. Moyennant quoi, on n'est pas si loin de certaines traditions animistes. »

11. Lien de la vidéo en ligne qui documente cette promenade : <https://www.youtube.com/watch?v=JMOoTwS7SKY&t=7s>

À travers les expérimentations menées autour des toponymes de Paulhiac, ce que nous voyons, ce que nous redécouvrons, c'est la manière dont les hommes et les femmes sont liés à leur milieu de vie par les mots. Ce que l'éclairage mésologique fait apparaître « c'est un être qui, au lieu de s'abstraire de son milieu comme le cogito de Descartes, fait exactement le contraire : exprimer son existence par le milieu lui-même. Donc, non pas en soi, comme le sujet cartésien, mais dans son lien sensible avec les choses.¹² »

Ce lien sensible est un pacte, comme l'énonçait Frédéric Fijac, une alliance technico-symbolique, pour reprendre l'héritage de l'*Essai sur le don* que nous a légué Marcel Mauss : donner des mots au lieu où on vit pour vivre pacifiquement avec lui.

Poïpoïdrome flottant(e)

Le dernier chant des *Géorgiques* sur les abeilles nous intéresse tout particulièrement pour plusieurs raisons. Virgile y associe des conseils techniques à des interprétations symboliques et mythologiques. Sa description de l'organisation de la vie des abeilles n'est pas sans connotations politiques, on sait aussi aujourd'hui que l'abeille est la première espèce animale que l'homme a apprivoisée et a introduite en Europe à l'époque néolithique¹³. Ce chant résonne aussi avec la réduction des populations de pollinisateurs à laquelle nous assistons actuellement.

La fin de ce chant raconte l'histoire du berger Aristée qui, ayant perdu ses abeilles, se lamente, au bord du fleuve Pénée, du tragique sort que les dieux lui infligent malgré ses origines divines. Sa mère, la nymphe Cyrène, entend ses pleurs, et, prise de pitié, l'invite à pénétrer à l'intérieur du fleuve pour la rejoindre. De ce voyage dans les profondeurs (à la fois géographiques et métaphoriques), Aristée connaîtra les raisons de son drame et les solutions nécessaires à la résolution de cette crise.

12. Augustin Berque, *La Mésologie, pourquoi et pour quoi faire ?* Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, 2014, p. 42.

13. Le néolithique débute au Proche-Orient au IX^e millénaire av. J.-C. dans le Croissant fertile et atteint la Grèce vers le VII^e millénaire av. J.-C. Il commence en Chine un peu plus tard, vers 6000 av. J.-C. Le néolithique prend fin avec l'apparition, puis la diffusion, de la métallurgie du bronze, à partir de 3000 av. J.-C. en Anatolie (source : wikipédia, <https://fr.wikipedia.org/wiki/N%C3%A9olithique>).

Le rôle central que joue le fleuve Pénée nous rappelle l'importance de l'entité rivière et de l'élément eau. Aussi, dans le cadre des *Géorgiques*, un axe d'expérimentation est dédié à cette thématique : c'est la création du (ou de la) *Poïpoïdrome flottant(e)*.

L'idée d'un *Poïpoïdrome* n'est pas une invention de ma part mais un emprunt à Robert Filliou qui imagine, avec un second artiste, Joachim Pfeufer, un lieu d'inutilité publique dédié à la création permanente. Le mot *Poïpoïdrome* est construit sur le vocable *poïpoï*, lui-même emprunté au langage du peuple Dogon, chez qui les gens se saluent au rythme d'un « poïpoï », « comment va ta vache ? Poïpoï ! ».

Il ne faut pas oublier que pour Robert Filliou la création permanente est d'ordre existentiel, c'est « s'ouvrir à savoir ce que l'on sait, mais aussi à "savoir ce que c'est que savoir" », c'est aussi ce qui fait que la vie est plus intéressante que l'art (pour rappeler une autre formule de Filliou). Il faut aussi se souvenir qu'avant d'avoir été artiste, Robert Filliou fut économiste. Il travailla, au tout début des années 1950 pour les Nations unies, à la reconstruction économique de la Corée. Il y resta quelques années, y découvrit le bouddhisme avant de tout quitter pour se consacrer à un autre registre de valeur, non plus celles de la finance, de l'argent et de l'utilitarisme, mais à celles de la rencontre, de la disponibilité, de l'inutilité. Filliou, tout au long de sa vie et de son chemin d'artiste pensera « système », comme en témoigne sa *République géniale* pour le Stedelijk Museum à Amsterdam (5 novembre – 3 décembre 1971). Il n'expose rien, il est seulement présent pour dialoguer avec le public.

Là, sur la rivière, où tout se croise, le paysage, les reliefs, la géologie, la géographie, l'histoire, les familles, où tous les âges cohabitent, créer un (ou une) *Poïpoïdrome flottant(e)* n'est pas un simple hommage à Robert Filliou, ce n'est pas juste une reconstitution ou un *reenactment* du *Poïpoïdrome* des années 1970, c'est plutôt s'inspirer de sa pensée et de son esprit pour voir comment celui-ci peut nous aider aujourd'hui à envisager les relations que nous entretenons, les échanges que nous cultivons avec les autres et de manière plus large avec notre milieu de vie et donc avec la vallée du Lot.

Pour activer le processus de création de ce (ou cette) *Poïpoïdrome flottant(e)*, j'ai rassemblé un groupe de personnes intéressées par cette idée, étudiants, artistes, chercheurs en anthropologie et en design, architecte, critique d'art, habitants, techniciens rivière, etc. Ce groupe s'est réuni au cours de l'été 2021 entre le 25 et le 31 juillet pour aller à la rencontre de la rivière, le Lot, et de sa vallée, puis il s'est constitué sous le titre de Conseil Extraordinaire à la Flottabilité Relative : ensemble, nous avons amorcé une réflexion et des expérimentations. En voici une.

Vous savez peut-être que Robert Filliou a imaginé le 17 janvier comme date anniversaire de l'art, nous nous sommes donc retrouvés à Saint-Sylvestre-sur-Lot, le 17 janvier 2022 avec quelques habitants de la vallée. Là, nous avons fait des cadeaux à Robert Filliou¹⁴ et à la rivière, pour les remercier de ce qu'ils nous ont offert et mettre notre projet sous les meilleurs auspices.

Nous avons offert à la rivière le *Bouquet perpétuel* de Joachim Mogarra, une œuvre d'art protocolaire « prêtée » pour l'occasion par le Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA.

Cette œuvre repose sur une délégation du geste artistique. L'intention de l'artiste, conservée au Frac sous forme de lettre, est d'inviter toute personne à composer ce bouquet, lui laisser le choix des fleurs fraîches et de son vase, et de veiller à en prendre soin tout au long de son exposition.

J'ai proposé d'offrir ce bouquet à la rivière pour que ce soit elle qui en prenne soin. J'ai demandé à Véronique Lamare de me céder une coupe en cire et j'ai cueilli quelques fleurs dans le jardin de notre hôtesse près du Lot : des iris de montagne et de toutes jeunes jonquilles... une fleur par personne. En fin d'après-midi, nous l'avons offert à la rivière, le Lot, pour qu'elle en prenne soin. Le courant l'a tranquillement emporté au large. C'est la première fois que le *Bouquet perpétuel* fut confié au soin d'une rivière. C'est un geste de reconnaissance de la rivière Lot, envisagée comme une entité vivante, dans son existence propre, et avec laquelle nous sommes liés.

14. Deux artistes invités, Agnès Rosse et Pierre Tilman, ont offert des œuvres (dessin et performance) à Robert Filliou.

Cette œuvre, ce cadeau à la rivière, nous permet à nouveau d'entrer dans le champ de la mésologie et des jeux de relation, par un autre biais, par celui du don comme « opérateur généralisé de reconnaissance ».

Vous vous souvenez peut-être que dans son *Essai sur le don*, Marcel Mauss décrit le fondement des échanges humains comme une sorte de guerre de générosité fonctionnant sur trois temps : donner, recevoir, rendre. Le fait d'offrir un cadeau va engager celui qui le reçoit à le rendre.

Marcel Mauss défend ainsi l'idée que ce jeu de relation réciproque, qu'on peut dire mésologique, pour reprendre la pensée d'Augustin Berque, permet de maintenir la paix entre les peuples.

Aujourd'hui, et depuis le début des années 1980, le sociologue Alain Caillé propose d'actualiser ce principe en ajoutant un quatrième moment à ce moteur à trois temps, celui de la demande, ce qui aboutit à : demander, donner, recevoir, rendre. Alain Caillé prolonge sa pensée en énonçant le quatuor inverse suivant : ignorer, prendre, refuser, garder, afin de mettre en relief cette question de la reconnaissance.

Cette perspective me paraît intéressante pour envisager le rapport de notre société avec les éléments naturels et en particulier avec l'eau. Dans la vallée du Lot, en Lot-et-Garonne, l'eau est envisagée par la société humaine comme une ressource à exploiter : irrigation agricole, usage agro-industriel (conserverie), distribution d'eau potable, production d'électricité. Le quatuor proposé par Alain Caillé (ignorer, prendre, refuser, garder) fonctionne assez bien pour décrire ce rapport au « milieu vallée du Lot » :

- on ignore la complexité de la rivière et de sa vallée (exemple : absence de considération pour les mouvements de poissons lors des constructions de barrages électriques) ;
- on prend de l'eau ;
- on refuse les spécificités du milieu (détournement du lit des affluents, contrainte des circulations d'eau) ;
- on garde les bénéfices (pas de retour de bénéfices, de restitution, de réparation).

Peut-être qu'en envisageant la rivière et sa vallée comme une entité à qui on demande, qui donne, dont on reçoit (de l'eau) et à qui on rend, peut-être qu'en réfléchissant et en imaginant les actes, les gestes et les activités qui pourraient accompagner

les verbes «demander», «donner», «recevoir» et «rendre», peut-être qu'ainsi on pourrait envisager un processus de reconnaissance et de co-structuration: un changement de paradigme qui renverserait celui de l'exploitation à sens unique, pour aller vers une relation à notre milieu de vie plus reconnaissante.

Conclusion

Ce que nous enseigne Marcel Mauss et à sa suite le mouvement convivialiste, ce que nous transmettent les travaux d'Augustin Berque avec la perspective mésologique, c'est un appareillage conceptuel et méthodologique qui nous permet d'éclairer l'expérimentation artistique dans ses ressorts les plus existentiels, celui de la reconnaissance et de la relation, dans le profond dialogue avec l'autre que ce registre d'activité artistique est en mesure de faire advenir.

Ici, l'art n'est pas tant une affaire de production d'œuvre que de la qualité et de la beauté du lien qui nous rattache au monde qui nous entoure, et c'est la raison pour laquelle la frontière entre l'art et la vie devrait disparaître.

Pessac, le 1^{er} mars 2022

LES GÉORGIQUES, PROMENADES EXPÉRIMENTALES AVEC LES MOTS ET LE PAYSAGE

Colloque *Littérature et ruralité* organisé par le CELLAM de l'université de Rennes-II et le laboratoire ALTER (Arts/ Langages : Transitions et Relations) de l'université de Pau et des pays de l'Adour.

Bonjour à toutes et tous,
Je parlerai ici des Ateliers d'otium qui ont lieu à Paulhiac, dans le Lot-et-Garonne depuis le printemps 2021, dans le cadre du programme *Les Géorgiques*, des lieux-dits sur lesquels nous travaillons dans le cadre de promenades expérimentales, et de l'idée de faire pacte avec le paysage grâce au langage... Donner des noms aux lieux pour une alliance poétique et esthétique avec la terre.

Les Géorgiques est un programme de recherche et d'expérimentation inspiré par l'œuvre de Virgile, que j'ai initié dans la vallée du Lot, en Lot-et-Garonne, et dont le propos est d'étudier les problématiques de la ruralité à travers ses imaginaires, connaissances et pratiques. Les activités de recherche reposent sur trois piliers:

- Premièrement, l'association de savoir-faire artistiques, scientifiques et empiriques;
- Deuxièmement, la reconnaissance de la rivière et de sa vallée comme guide;
- Troisièmement, le rôle de la mésologie, l'étude des milieux, conceptualisée par le géographe et philosophe Augustin

Berque. La mésologie apporte un appareillage conceptuel qui permet de penser les relations que nous entretenons avec notre milieu de vie et les principes de réciprocité, de co-structuration et de co-création qui les régissent.

Trois axes d'expérimentations sont déployés depuis l'année 2021, sur l'eau avec la création d'un (ou d'une) *Poïpoïdrome flottant(e)*, sur la terre avec un lycée agricole, et enfin des Ateliers d'otium, de loisir studieux, sur la commune de Paulhiac. Ceux-ci prennent la forme de petites marches accompagnées par des artistes, des scientifiques, et/ou des habitants. Les thématiques sont choisies au fil des rencontres et des découvertes, les enfants de l'école sont force de proposition.

Un des thèmes abordés et envisagés de façon plus approfondie dans le cadre de ces ateliers est celui de la place des mots qui nous relient au paysage. Le choix de cette thématique est une réponse à la réforme de l'adressage¹ qui est actuellement mise en œuvre sur l'ensemble du territoire français. Celle-ci a pour objet la normalisation des adresses dont l'effet le plus apparent est le remplacement de chaque lieu-dit par un nom de voie (route, rue, chemin, impasse, etc.), et par un numéro de localisation. Les lieux de vie n'étant plus désignés par des toponymes, mais par une numérisation, c'est non seulement une mémoire qui s'éteint mais aussi un changement de regard sur la campagne qui s'installe, l'imaginaire de vies ancrées dans des lieux vécus disparaît au profit de représentations de territoires guidées par des principes de circulation, de rapidité de déplacement, et d'ignorance des localités. Un appauvrissement symbolique est à l'œuvre.

Dans le cadre des ateliers d'otium, la recherche initiée à partir de ce constat a pris trois directions.

- Une promenade ouverte aux habitants, accompagnée par Frédéric Fijac, poète et occitaniste, le 14 août 2022² autour de l'étymologie des lieux-dits.

1. La réforme de l'adressage a pour objet la normalisation des adresses sur l'ensemble du territoire français dont l'effet le plus apparent est le remplacement des lieux-dits le nom d'une voie (route, rue, chemin, impasse, place, etc.), un numéro de localisation souvent défini par un rapport de distance.

2. Ces promenades sont documentées sous forme de vidéo à consulter sur: <https://youtu.be/JMOoITwS7SKY?si=Bba1Q2h43ngQ9jbW>.

- Une seconde promenade ouverte aux habitants, le 15 août 2021, accompagnée par Pauline Weidmann (artiste), qui, chemin faisant, partage les rencontres qu'elle fit, en marchant dans les alentours, quelques jours auparavant: cette balade fut orientée vers l'oralité et les chants nés de ce paysage.

- Une série de promenades menées par un groupe de travail composé d'artistes et d'une médiatrice du paysage afin de réaliser une enquête sonore au sujet du lien qui relie les habitants à leurs lieux-dits, en recueillant les impressions et imaginaires que leur inspirent leurs propres toponymes.

Au début de la promenade accompagnée par Frédéric Fijac, celui-ci énonce l'idée que ces lieux-dits permettent aux hommes et aux femmes de « renouveler un pacte³ avec l'endroit où ils vivent ». En donnant un nom à un lieu, les hommes et les femmes créent une alliance. Cette idée me paraît résonner avec la pensée de Marcel Mauss développée dans *l'Essai sur le don* et avec son héritière portée par la Revue du M.A.U.S.S. (Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales) dont un des fondateurs est le sociologue Alain Caillé.

Alain Caillé actualise la découverte de Marcel Mauss, celle d'une guerre de générosité fonctionnant sur trois actions, donner, recevoir, rendre, en ajoutant un quatrième moment à ce moteur à trois temps, celui de la demande, ce qui aboutit à: demander, donner, recevoir, rendre. Afin de mettre en relief la reconnaissance engagée dans le jeu de don et contre-don, il prolonge sa pensée en énonçant le quatuor inverse: ignorer, prendre, refuser, garder. Dans le contexte actuel de perte du symbolique, que la réforme de l'adressage illustre, ce processus de *reconnaissance* permet d'éclairer le rapport mésologique que nous entretenons, en qualité d'humain, avec notre milieu de vie, grâce au langage.

Afin de préciser ma pensée, je propose de prendre un autre exemple d'ignorance pratiquée et de reconnaissance à recréer. Dans la vallée du Lot, l'eau est envisagée comme une ressource à exploiter: irrigation agricole, usage agro-industriel (conservation), distribution d'eau potable, production d'électricité. Le quatuor proposé par Alain Caillé (ignorer, prendre, re-

3. Pacte vient du verbe latin *pangere* qui signifie: enfoncer, fixer, planter dans la terre.

fuser, garder) fonctionne admirablement bien pour décrire le rapport d'ignorance qu'entretient la société humaine avec son milieu :

- on ignore la complexité de la rivière et de sa vallée, lors des constructions de barrages hydroélectriques, aucune considération ne fut prise pour la circulation de poissons ;
- on prend de l'eau pour en tirer profit ;
- on refuse les spécificités du milieu en détournant de leur lit les affluents, en contraignant le mouvement de l'eau afin de faciliter l'irrigation et la mécanisation agricole ;
- on garde les bénéfices sans restitution ni réparation environnementale.

Peut-être qu'en envisageant la rivière et sa vallée comme une entité à qui on demande, donne, reçoit et rend, peut-être qu'en réfléchissant et en imaginant les actes, les gestes et les activités qui pourraient accompagner les verbes «demander», «donner», «recevoir» et «rendre», peut-être qu'ainsi on pourrait envisager un nouveau processus relationnel de reconnaissance.

Peut-être qu'en donnant des mots, des poèmes, des récits, on pourrait ouvrir le chemin vers de nouveaux pactes, de nouvelles alliances avec le paysage.

Peut-être que l'art et la poésie, par leurs jeux d'alliances symboliques, sont les lieux d'un partage désintéressé, toujours reconnaissant, jamais ignorant, de notre devenir à la fois humain et terrien.

Pau, le 1^{er} avril 2022

MILIEU ET RECONNAISSANCE

Texte d'introduction
au séminaire des *Géorgiques*.

Bonjour à toutes et tous,

C'est une grande joie de vous accueillir ici à Paulhiac pour cette première journée de notre séminaire de printemps intitulé « Milieu et reconnaissance ».

Le premier s'était tenu à Castelmoron-sur-Lot et avait été organisé en partenariat avec le Smavlot 47 en mars 2021. Certains de nos premiers partenaires actuels étaient déjà présents (des associations, le CEDP 47, association Vagabondes, le conseil départemental 47, EDF, le lycée agricole Etienne Restat, la commune de Paulhiac), et nous avons découvert des projets inspirants : Bruno Caillet était venu présenter celui de la Maison Forte qui se trouve à Monbalen, ici en Lot-et-Garonne, Flavie Thomas avait évoqué la commande publique d'œuvres d'art installées dans la vallée du Thouet dans le département des Deux-Sèvres, puis nous avons découvert le projet d'école d'été, déployé à Agonac en Dordogne avec Natacha Jouot et Lucas Leclerc.

Nous n'étions pas sortis du covid, l'organisation de ce type de rassemblement était encore délicate, il n'y avait donc pas de public. Aujourd'hui, nous nous réjouissons de pouvoir accueillir une large audience.

Une deuxième rencontre s'est tenue le 17 janvier 2022, à l'occasion de l'anniversaire de l'art. Accueillis par la commune de Saint-Sylvestre-sur-Lot, nous avons fait état des premières expérimentations avec nos partenaires¹, avec des habitants et nous avons accueilli différents invités : Emmanuelle Bonneau (urbaniste, pour un exposé sur l'école territorialiste, et la manière dont des urbanistes collaborent avec des artistes et des habitants), Jean-François Garnier (archéologue, avait commenté divers objets trouvés dans les profondeurs du Lot qui témoignent de ses anciens usages), Avril Cantin (technicienne de rivière du Smavlot 47 pour une lecture géologique du paysage). Nous avons partagé des discussions sur le rapport à la rivière, nous avons appris qu'en des temps immémoriaux, le Lot passait par Monflanquin, et qu'ici à Paulhiac nous nous trouvions probablement sur ses anciennes rives.

Je me souviens qu'un habitant avait remarqué que : « la rivière a divagué » et un autre que « la rivière est une espèce d'immense parole ».

Deux artistes nous avaient accompagnés à cette occasion, Agnès Rosse et Pierre Tilman, avec des propositions dessinées et poétiques. À cette occasion s'était aussi réuni pour la première fois le Conseil Extraordinaire à la Flottabilité Relative (représenté aujourd'hui par Anna Consonni, artiste). Nous avons offert ensemble, au Lot, une œuvre de la collection du Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA : le *Bouquet perpétuel* de Joachim Mogarra.

Nous sommes aujourd'hui à Paulhiac. C'est une commune d'environ trois cents habitants, le bourg est composé d'une ligne de maisons d'habitation, de la mairie, d'une école (qui fait partie d'un regroupement pédagogique avec trois autres communes : Salles, Montagnac-sur-Lède et Lacapelle-Biron), d'une salle des fêtes, la salle de la Forge où nous nous trouvons, et de deux fermes, celle de la famille Orlando et celle de la famille Billou. Deux fermes qui dessinent le cœur d'une commune, c'est une chose devenue assez rare pour qu'on la souligne. Dans un article daté de décembre 2021, le média en

1. Présence des partenaires (DRAC Nouvelle-Aquitaine excusée), Région Nouvelle-Aquitaine, conseil départemental 47, la Médiathèque départementale, Caf 47, lycée agricole Etienne Restat, communauté de communes de Fumel Vallée (tourisme et culture), syndicat mixte du bassin du Lot, des associations (CEDP47, Vagabondes).

ligne *Reporterre* rappelait qu'« entre 2010 et 2020, la France a perdu 101 000 exploitations agricoles »². Autrement dit, en France, au cours des dix dernières années, plus de vingt-sept fermes ont disparu chaque jour, soit une ferme sur cinq. Notre société se dirige vers une agriculture sans agriculteurs pour reprendre le titre de l'étude sociologique menée par Bertrand Hervieu et François Purseigle parue en 2022. Deux autres sociologues, Pierre Bitoun et Yves Dupont, vont plus loin dans leur analyse. Ils parlent d'un *sacrifice des paysans*, d'une *catastrophe anthropologique*, d'une volonté d'élimination des paysans par l'intermédiaire des politiques agricoles et de l'idéologie productiviste menées dès l'après Seconde Guerre mondiale. En sacrifiant les paysans, on a fait disparaître ce groupe social qui permettait la connexion de la société avec la terre, on a coupé le socle terrien de notre société. Cette déconnexion constitue selon eux l'un des principaux moteurs de la catastrophe dans laquelle nous vivons aujourd'hui et qui s'exprime non seulement par la destruction des sociétés paysannes, mais aussi par celle des cultures rurales : c'est-à-dire des savoirs, des imaginaires et des pratiques conviviales, architecturales, gastronomiques, festives, etc. Tout ce qui constitue notre terreau commun ici dans la vallée du Lot, que nous habitons Paulhiac ou Villeneuve-sur-Lot, que nous vivions à la campagne ou dans une petite ville.

La science ne doit pas occuper tout le terrain : pour faire advenir des imaginaires, des désirs, des envies : il faut aussi embrasser les voix des artistes et des habitants.

Certes, du point de vue macrosociologique, du point de vue des grandes structures sociales, le constat est terrible. Mais du point de vue de la microsociologie, de l'échelle de vie de tous les jours, de celle du quotidien qui « s'invente avec mille manières de *braconner* »³ (Michel de Certeau), de bricoler, d'imaginer, là, on retrouve le champ de tous les possibles, des loisirs partagés, des convivialités ancestrales, des rituels généreux, de la créativité diffuse qui résistent et échappent à l'injonction productiviste, utilitariste, et à la misère symbolique. Au quotidien, en chacun de nous,

2. <https://reporterre.net/La-France-a-perdu-100-000-fermes-en-dix-ans>

3. Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien* (1980), Paris, Gallimard, 1990, p. 36.

il y a le génie créateur, la joie de vivre, le plaisir de désirer sans fin et la possibilité d'habiter poétiquement nos vies.

C'est à cet endroit, à l'échelle de ces petites choses fondamentales, que le programme *Les Géorgiques* ancre ses activités :

- d'une part redécouvrir nos liens d'interdépendance avec notre milieu de vie naturel, en particulier la rivière et sa vallée pour la considérer comme une guide ;
- d'autre part nourrir les liens sociaux qui participent au fonctionnement de ce milieu de vie.

Je vais revenir dans le détail du programme *Les Géorgiques* mais arrêtons-nous un instant sur le poème de Virgile auquel nous avons emprunté le nom.

Les Géorgiques de Virgile : poésie et alliance

Ces petites choses du quotidien, Virgile nous proposait déjà de les contempler il y a plus de 2000 ans dans ce long poème qu'est *Les Géorgiques*, long poème didactique qui délivre conseils et descriptions sur la manière de prendre soin de la terre. Virgile écrivait : « à toi d'admirer le spectacle des choses minuscules »⁴ et il ajoutait quelques vers plus loin que le souci du petit n'est pas une petite gloire. *Les Géorgiques* n'est pas un texte angélique. On pourrait croire que l'agriculture industrielle est responsable de cette relation de domination et d'exploitation de la terre qu'on déplore aujourd'hui, mais la lecture de Virgile nous rappelle que cultiver la terre est une épreuve difficile, que c'est une activité qui s'inscrit dans un rapport d'adversité : « toujours la nature a imposé aux lieux précis leurs lois et leurs conditions éternelles »⁵ et plus loin, il ajoute, « Le père lui-même n'a pas voulu qu'il soit si facile de cultiver la terre [...] il instaura une technique pour labourer tout en

4. Virgile, *Les Géorgiques*, IV, 3: admiranda tibi levium spectacula rerum.

5. Virgile, *Le Souci de la terre [Les Géorgiques]*, traduit par Frédéric Boyer, Gallimard, 2019 p. 59.

stimulant par l'adversité le courage des mortels, ne supportant pas que ses royaumes sombrent dans la paresse. »

Effectivement, les divinités envoient des embûches aux hommes, elles mettent à l'épreuve leur courage et leur vertu. Cependant, chez Virgile, l'adversité n'est pas une domination sans limites, l'homme n'est pas surpuissant, il est à l'échelle de la nature, de son domaine. Virgile souligne cette humilité avec un très beau vers : « vante si tu veux les vastes domaines mais contente toi d'en cultiver un petit ». L'activité du paysan s'inscrit dans des systèmes d'alliance et de reconnaissance, engageant non seulement les humains mais aussi les éléments naturels, les êtres vivants et les divinités.

On se souvient du mythe du berger Aristée que nous raconte Virgile à la toute fin des *Géorgiques*.

Alliance et reconnaissance

L'histoire raconte qu'en se lamentant de la perte de ses abeilles sur les rives du fleuve Pénée, le berger aurait ému de ses pleurs sa mère, la nymphe Cyrène. Celle-ci, après avoir ouvert les eaux de la rivière pour l'accueillir dans les profondeurs de sa demeure, aurait aidé son fils à découvrir l'origine de ses malheurs – en l'occurrence sa responsabilité dans la mort d'Eurydice – et la manière d'apaiser les divinités courroucées. Les riches présents offerts par Aristée auraient finalement calmé leur colère et permis la renaissance des essaims d'abeilles.

En sacrifiant aux divinités des animaux de grand prix, l'acte d'Aristée évoque « la triple obligation de donner, de recevoir et de rendre » que l'ethnologue Marcel Mauss décrivait dans son *Essai sur le don*⁶. Marcel Mauss a défendu dans ce texte que ce qui maintient la paix entre les peuples c'est cette mécanique du don par laquelle tout cadeau demande à être rendu, et que cette mécanique est le socle de notre humanité : rendre à l'autre le cadeau qu'il nous a fait, c'est ne pas l'ignorer, c'est reconnaître son existence. Le geste sacrificateur d'Aristée agit comme un « opérateur (généralisé) de reconnaissance »⁷ sans laquelle aucune alliance ne peut être envisagée avec les divinités et avec la nature. Aristée engage ainsi une triple reconnaissance :

6. Marcel Mauss, *Essai sur le don* (1925), Paris, PUF, 2007.

7. Alain Caillé, *Anthropologie du don*, Paris, la Découverte, 2007.

- il reconnaît sa propre responsabilité et la portée de ses actes (au sein de son milieu de vie);
- il reconnaît l'existence des divinités courroucées;
- et enfin il reconnaît le jeu d'alliance nécessaire à l'exercice de son métier, qui relève autant de l'économie (sans les abeilles, plus d'activité), du technique (rôle des savoir-faire), que du symbolique (partition d'un imaginaire commun) qui l'unit à son milieu de vie⁸.

(À la lecture des sacrifices d'Aristée, on peut se demander sur l'autel de quelle divinité a-t-on aujourd'hui sacrifié les paysans?) À la lumière de l'histoire du berger Aristée, et de celle de la pensée du don que nous a transmise Marcel Mauss, ce séminaire espère revisiter la question des liens qui nous unissent à notre milieu de vie (naturel ou urbain), et la manière dont ces liens engagent des enjeux de reconnaissance.

Comment prendre en considération l'existence des milieux de vie en tant qu'entités vivantes? Comment reconnaître la manière dont ces milieux structurent la vie de la société (ville et campagne) et comment reconnaître les relations d'interdépendance qui lient la société à ces milieux? Un grand nombre des besoins sociétaux vitaux sont assurés par les «milieux naturels» dans les campagnes, avec l'agriculture, avec la production hydroélectrique, avec l'extraction des matières premières, etc.

Les grandes villes ont toujours eu besoin des campagnes. L'histoire regorge d'exemples et en particulier celle de l'Empire romain et de ses infrastructures liées au déplacement de l'eau. Je m'arrête un instant sur l'exemple des aqueducs comme symbole de la domination de la ville sur la campagne. L'archéologue Sandrine Agusta-Boularot⁹ racontait récemment lors d'une émission radiophonique que: «L'aqueduc prend sa source à cinquante kilomètres et traverse des campagnes sans proposer de distribution sur son chemin pour les gens qui y habitent. C'est extrêmement violent au point qu'il est possible de parler d'un impérialisme hydrique des Romains. Cela rappelle fortement les premiers temps du

TGV, lorsque les habitants du centre de la France le voyaient passer sans pouvoir y monter et en devaient supporter toutes les nuisances associées.»

Comment reconnaître le rôle des mondes ruraux dans la construction des politiques publiques de transition et de bifurcation? Comment associer aux alertes lancées par les scientifiques, les rêves, les visions à long terme et les qualités d'attention que portent les artistes, pour une perception plus fine, plus sensible et plus complexe des milieux de vie et des écosystèmes? Quels savoirs, connaissances et imaginaires ces mondes ruraux peuvent-ils transmettre pour la reconnaissance de ces milieux de vie, et dans la perspective d'habiter notre monde avec plus d'équité, plus d'humanité? Quelles alliances, avec la nature, pourraient aujourd'hui participer à l'élaboration d'espaces et de situations de résistance: résistance à l'injonction productiviste et calculatrice, résistance à l'effondrement symbolique et résistance au déni de toutes les expériences sensibles de la vie commune avec la terre?

À partir de ces questions, je vous propose aujourd'hui de découvrir différentes expériences. Ce matin, après avoir présenté celles déployées dans le cadre du programme *Les Géorgiques* depuis 2021, Emmanuel Tibloux évoquera celles engagées par l'École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris. En tout début d'après-midi Célia Berlizot nous parlera du projet agricole de la Grange aux grains puis en fin d'après-midi Vincent Besombes, Dany Egretreau, Mathilde Gbonon, Damian Moreno, Eva Rigotti, (étudiants, projet tuteuré master 2 Gestion des territoires et développement local, parcours Développement rural, université Lumière-Lyon-II), feront état de l'étude d'impact qu'ils ont réalisée sur les Géorgiques. Cet après-midi nous partagerons aussi une petite balade qui vous donnera le goût de ce que nous avons mis en pratique ici, dans le cadre des Géorgiques avec les Ateliers d'otium, c'est-à-dire, les ateliers de loisir studieux...

Paulhiac, le 29 mars 2023

8. Augustin Berque, *Écoumène: introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2016 ; Watsuji Tetsurō, *Fûdo. Le Milieu humain*, Paris, CNRS éditions, 2011.

9. Sandrine Agusta-Boularot est archéologue, professeure d'archéologie et d'histoire de l'art des mondes romains à l'université Paul-Valéry-Montpellier-III.

QU'EST-CE QU'UN ÉVÉNEMENT MÉSOLOGIQUE ?

Entretien publié dans la revue *la Pensée d'Ailleurs*
Dossier – À l'école d'Augustin Berque
<https://ouvroir.fr/lpa/index.php?id=319>

LPA : Céline Domengie, nous vous remercions d'avoir accepté notre invitation à participer à ce dossier thématique consacré à la pensée d'Augustin Berque. Comment présenteriez-vous d'abord brièvement vos propres travaux, en lien avec la pensée d'Augustin Berque, et notamment l'événement des *Géorgiques* ?

CD : Je vous remercie à mon tour pour votre invitation et pour l'occasion que vous m'offrez de partager avec vos lecteurs le travail que je mène avec le programme intitulé *Les Géorgiques*. Il faut tout d'abord préciser que si je suis passionnée par la pensée d'Augustin Berque, et si je convoque la mésologie dans mes travaux, je n'œuvre pas depuis le champ de la géographie qui est le sien, ni de la pédagogie, mais depuis celui des arts plastiques. En effet, la singularité de mon activité artistique repose sur le fait de m'inscrire dans des situations de transformation, telles que des chantiers de construction ou des écosystèmes en mouvement et là... d'expérimenter. C'est une sorte d'enquête qui s'articule autour de plusieurs questions : comment s'immerger dans un espace/temps de chantier ?

Comment y créer de la présence et de l'hospitalité ? Comment faire voir le processus de travail au cœur même de ce qui se répète tout en amenant du hasard ? Le premier médium que j'utilise – outre ma présence – est la photographie, mais mon travail peut prendre diverses formes : vidéo, édition, performance, etc. Le fait de travailler avec des situations de transformation telles que des chantiers ou des déménagements soulève la question de l'éphémérité des choses : en construisant quelque chose, il y a toujours dans le même temps autre chose qui disparaît. Aussi, c'est souvent par l'entrée mémorielle que j'ai été invitée dans différentes institutions (hôpital de Villeneuve-sur-Lot par exemple), mais mon travail dépasse largement la question de la mémoire, je cherche à comprendre (*comprendre* au sens étymologique du latin *comprehendere*, « embrasser », « prendre avec soi »), à faire l'expérience, *concrètement*, de tous les points de vue possibles voire contradictoires mobilisés au cœur d'une situation, au cœur d'un milieu ; c'est cette posture qui m'a amenée à m'intéresser à la pensée d'Augustin Berque. On se souvient que le mot *concret* vient des formes latines *cum* et *crescere* qui signifient « ensemble » et « engendrer, grandir, créer ». Avec *Les Géorgiques* il s'agit justement de faire chemin ensemble, de faire tomber les barrières, de provoquer de la convivialité, de se fréquenter, d'ouvrir des espaces de rencontre entre les habitants et la vallée et ceci se produit toujours dans des lieux concrets, c'est ce qui caractérise la vie des milieux.

Partant de là, de cette question de l'expérience et de celle du *concrètement*, je vais donner quelques éléments de réponses à votre question « qu'est-ce qu'un événement mésologique ? ». Au cours de l'année 2020, à la suite d'une collaboration avec le Smauvlot 47¹, j'ai élargi mon échelle de travail à celle d'une vallée, celle du Lot. Je l'ai envisagée comme milieu en me saisissant des outils théoriques de la mésologie. Je désirais aussi travailler sur la question de la reconnaissance des mondes ruraux comme territoires de résistance à la misère symbolique, comme territoires où on peut cultiver la capacité de penser², de rêver et de partager. Je suis convaincue que la campagne rend cela possible car le lien

1. Syndicat d'aménagement de la vallée du Lot en Lot-et-Garonne.

2. Voir ici le concept de *renouésation* que Bernard Stiegler mobilise dans son œuvre et qui est un des points d'appui de son dernier ouvrage collectif : *Bifurquer* (2020).

à la terre et à la nature y reste encore quelque chose de très concret pour une grande partie des gens qui y habitent. Dans cet esprit, j'ai imaginé le programme de recherche et d'expérimentations intitulé *Les Géorgiques*³ en référence à l'œuvre que Virgile a écrite entre 37 et 30 av. J.-C. dans une période tourmentée par les guerres civiles. Ce poème, didactique, se déroule au fil de quatre livres, les deux premiers consacrés à la culture des céréales et de la vigne, les deux suivants à l'élevage des animaux et à l'apiculture. En détaillant les soins à donner à la terre, Virgile y célèbre la beauté des liens qui unissent les hommes aux végétaux, aux animaux, dans leur dimension agricole bien entendu, mais aussi politique, éthique, poétique et mythologique. Ce texte⁴ résonne avec les changements dont notre société est aujourd'hui traversée, il nous offre non seulement une manière de repenser notre lien à la terre, mais surtout de réenvisager l'interdépendance entre ville et campagne. Sur ce point, le poème de Virgile est passionnant car la question de la relation ville-campagne y est toujours sous-jacente et parfois exprimée très clairement lorsqu'il rappelle que c'est le travail du paysan qui soutient l'État (*Géorgiques*, II, 490-542), ou encore lorsqu'il oppose les turpitudes et les vices de la vie urbaine à la dignité et l'honnêteté de celle de la campagne. On sait que dans le sillage de ce clivage s'inscrivent les germes de nombreux malentendus, et qu'il faut aujourd'hui travailler de nouveaux liens de reconnaissance et de rencontre entre ruralité et urbanité.

À la suite de ces réflexions, j'ai conçu le programme *Les Géorgiques*⁵ autour de trois piliers. Premièrement, une approche interdisciplinaire qui articule les pratiques, les savoir-faire et les connaissances d'artistes, de scientifiques et d'habitants de la vallée du Lot.

Deuxièmement, un développement sur le temps long avec une phase de lancement entre 2021 et 2025. Si la naissance des *Géorgiques* fait événement, il n'en demeure pas moins que c'est un programme, c'est-à-dire un processus guidé

3. Voir le site internet dédié: <https://les-georgiques.com/>.

4. Soulignons ici la nouvelle traduction des *Géorgiques* par Frédéric Boyer sous le titre *Le souci de la terre* (Gallimard, 2019) qui rappelle l'actualité de ce texte.

5. Ce programme est porté par l'association Le Belvédère.

par une intention, un déroulement dans une temporalité longue. Son registre d'activité n'est soumis ni à des objectifs prédéfinis, ni à des résultats attendus. En ce sens, il s'agit d'échapper à l'injonction téléologique et au diktat d'efficacité et de la finalité: *Les Géorgiques* n'est pas un projet non plus, puisqu'il ne s'agit pas d'atteindre un but, plutôt de défendre une pratique de l'expérimentation guidée par l'inattendu, l'intuition, l'inutilité, la contradiction, etc. C'est au cœur de ce processus que peuvent advenir des événements.

Troisièmement, la considération de la vallée du Lot comme une guide et comme une actrice. Il ne s'agit pas de travailler sur elle, mais d'œuvrer avec elle, c'est-à-dire d'être travaillé par cette vallée. C'est justement le jeu de cette réciprocité que la mésologie nous aide à appréhender. Augustin Berque dit, dans *Là, sur les bords de l'Yvette: Dialogues mésologiques* (2017), que la mésologie va à l'encontre d'un «regard de nulle part», qui est celui du scientifique qui s'abstrait du milieu dans lequel il est plongé, pour en faire un objet. Dans cette optique, l'être qui se tient en retrait du milieu ambiant prétend avoir *en lui-même* ses raisons d'être – et non dans ses relations avec ce milieu. Ainsi, au xx^e siècle, l'humain technique *cyborg* prétend se détacher du milieu terrestre, sa niche écologique primordiale, c'est ce que Berque appelle la «déterrestation» de notre civilisation. Du point de vue de la mésologie au contraire, tout être vivant est couplé ontologiquement avec un *certain* milieu: nous avons *prise* sur quelque chose, et ce quelque chose a *prise* sur nous en retour. La mésologie peut nous aider à retisser ensemble des aspects du monde qui ont été séparés dans la pensée moderne. C'est pour ces raisons que la pensée de Berque constitue un outil conceptuel et opérationnel très intéressant dans le cadre des *Géorgiques* pour mettre en éclairage la relation qu'on entretient avec la vallée d'une rivière, pour rendre explicite les interactions et pour les comprendre. D'une part, la mésologie nous aide à comprendre le fait que cette relation fonctionne sur un principe de réciprocité. La vallée du Lot nous transforme autant que nous la modelons: c'est cette action sur nous que nous devons apprendre à observer pour savoir écouter ce qu'elle a à nous dire, comment elle peut nous guider. D'autre part, Augustin Berque réactive l'idée de *χώρα* que Platon décrit dans le *Timée*. *Chôra* est «un milieu

spacial », c'est « une nourrice » de ce qui va devenir qui, dans le même temps, reçoit les formes infligées par les quatre éléments (feu, terre, eau et air), *chôra* est le milieu de ce mouvement contradictoire entre matrice et empreinte entre ce qui donne et ce qui reçoit. S'il est impossible pour Platon d'envisager ce processus comme lieu de vérité, car les choses s'y tiennent dans un état d'instabilité permanente, Augustin Berque, au contraire, en fait le cœur de son épistémologie : l'ambivalence inhérente au milieu, sa nature contradictoire est *lieu* de connaissance et de compréhension de notre relation au monde, à la Terre.

LPA : Ce que vous présentez là nous paraît de fait poser des enjeux d'éducation, même si *Les Géorgiques* ne sont pas un programme que l'on pourrait qualifier d'éducatif. En particulier, il pose la question du type de rapport au monde que l'on pourrait faire pratiquer à l'école, et dont nous sommes malheureusement extrêmement loin...

CD : Je pense que ce qui relie le type de rapport au monde porté par *Les Géorgiques* et les enjeux d'éducation que vous soulevez c'est la question de l'expérience et de ce que recouvre ce terme. C'est un mot très important, qui malheureusement aujourd'hui est mis à mal, en particulier par l'usage qu'en font les technologies numériques avec l'expression « expérience utilisateur », en le réduisant à une question d'ergonomie et de confort de pratique. L'expérience, comme le rappelle *le Petit Robert*, relève du fait d'éprouver quelque chose et de considérer ce quelque chose comme un enrichissement, un élargissement, un enseignement. Cette dimension émancipatrice de *l'expérience* nous a été transmise par la philosophie empiriste lorsqu'elle a libéré la connaissance du fait religieux et par la philosophie pragmatiste qui a poursuivi cet héritage pour penser l'articulation entre la dimension cognitive et politique : l'individu comme sujet émancipé est aux fondements des sociétés démocratiques. Ceci nous ramène à la pensée de John Dewey, qui est un philosophe connu aussi bien dans le champ de l'éducation que dans celui de l'art, dont les travaux ont été aux fondements du projet pédagogique du *Black Mountain College* (1933-1957). Cette école autogérée, d'enseignement supérieur, offrait des cours de « sciences

dures », de sciences humaines, de langues étrangères et classiques, d'arts et d'architecture. Ce qui faisait l'originalité de cette école c'était qu'on y enseignait toutes les disciplines comme on enseigne l'art, c'est-à-dire selon des méthodes expérimentales basées sur des pratiques concrètes et un rapport au dehors, comme modalité d'expérience et d'apprentissage. C'est effectivement avec le dehors, avec l'extérieur, qu'on fait l'expérience éthique, ontologique et politique de l'altérité, c'est là que se forme l'individu et que s'affinent toutes ses qualités d'être politique. Sur ce sujet, l'ouvrage de Jean-Pierre Cometti et Éric Giraud, *Black Mountain College : art, démocratie, utopie*⁶ est passionnant ainsi que les travaux de Joëlle Zask notamment dans *La Démocratie aux champs*⁷.

Dans le cadre des *Géorgiques*, un projet nous a amenés à travailler avec l'école maternelle de Paulhiac et à expérimenter des manières d'aller à la rencontre du « dehors » et de se faire travailler par lui. Ce sont les ateliers d'*otium*. *Otium* est un terme emprunté au lexique de l'Antiquité romaine, il désigne le temps d'une activité qui échappe à l'utilité. La formule de Cicéron, *In negotio sine periculo vel in otium cum dignitate esse*⁸ rappelle que les activités étaient réparties en deux ordres : d'une part l'*otium* et d'autre part le *negotium* (*nec otium*, négation de l'*otium*). Le travail et les affaires d'un côté devant être gérées avec prudence, la dignité de la vie de l'autre côté qui s'épanouit dans l'*otium*. Ce mot n'a pas d'équivalent en langue française mais il recouvre les idées de loisir, repos, inaction, désœuvrement, oisiveté, étude, paix, calme, tranquillité... Le principe de ces ateliers est d'ouvrir un espace-temps dégagé de toute injonction d'efficacité ou de productivité, un temps dédié à la nourriture de notre être comme sujet. Pour ce faire, la proposition de ces ateliers est d'aller à la redécouverte de notre milieu de vie, à l'occasion de balades et de se mettre à son écoute. Chaque balade a sa propre thématique choisie avec les enfants de l'école, si possible, son parcours est préparé sur le temps scolaire avec l'équipe

6. Jean-Pierre Cometti et Éric Giraud, *Black Mountain College : art, démocratie, utopie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014.

7. Joëlle Zask, *La Démocratie aux champs*, Paris, la Découverte, 2016.

8. « être dans le négoce sans "gâcher" et dans l'*otium* avec dignité ». Cicéron, *De oratore*.

pédagogique. Hors temps scolaire, la balade est ensuite proposée aux parents d'élèves, aux enfants et aux habitants de la commune (et de la vallée du Lot). Comme il s'agit de considérer la vallée du Lot comme guide, et comme cette « nature » ne parle pas avec notre langage, pour l'entendre, deux invités nous accompagnent de manière à combiner deux regards différents : celui d'un scientifique, d'un artiste ou d'un habitant. Chacun apporte son expertise sur le thème ou le lieu, ou bien son « savoir-observer ». Au fil des saisons, nous avons regardé le chemin de l'eau et dessiné dans l'eau, nous nous sommes baladés avec les mots du paysage (en croisant chants traditionnels occitans, étymologie des toponymes et lecture paysagère), nous avons appris à repérer et déguster des plantes sauvages, nous avons été guidés par un cheval et une artiste-conteuse, nous avons regardé les crottes et les traces des animaux sauvages avec un chasseur et une artiste, nous avons écouté les sons des tracteurs avec des agriculteurs et un musicien, etc. Chacune de ces balades n'est pas qu'une séance de sensibilisation à l'environnement, c'est une véritable expérience car il y a un jeu entre les deux guides, jeu dans le sens où les pièces ne sont pas bien emboîtées et que ça bouge, il y a quelque chose qui opère entre les deux regards. Cet « entre » n'est pas prévisible, il n'est pas calculable. Cet « entre » est un espace libre, poreux, espace d'une expérience, espace qui rend possible l'échange, le partage, le commun. C'est à cet endroit que se produit un événement. Je pense ici à ce fragment d'Héraclite « Commun est pour tous le penser » qui nous laisse entendre que le commun n'est pas ce qu'on possède matériellement mais cette faculté immatérielle qu'est le « penser » ; on retrouve ici les enjeux émancipatoires, politiques et esthétiques qui sont au cœur des capacités cognitives du sujet que j'évoquais auparavant, car c'est dans cet « entre » que chacun peut laisser vagabonder sa pensée. À la suite des balades, des banquets, des soirées cinéma viennent prolonger le cheminement de découverte, ou encore naissent des projets de création sonore comme « Les mots et le paysage », où trois artistes (plasticienne, musicien et danseuse) et une médiatrice du paysage sont allés à la rencontre des habitants de la commune en marchant pour recueillir leurs paroles au sujet de leurs lieux-dits. Au sein de l'école, la maîtresse se saisit de ces expériences pour mettre en œuvre tout un

ensemble d'activités : dessin, séance d'écoute, de récits qu'elle place au cœur du processus pédagogique de sa classe. Ainsi, les ateliers d'*otium*, défendent un rapport au monde qui cultive des relations d'hospitalité avec le dehors, et qui invite à défaire les barrières et les séparations entre les différents registres de connaissance : ce que sait-dit-regarde un artiste vaut autant que sait-dit-regarde un botaniste et autant que ce que sait-dit-regarde un chasseur... Tout n'est pas égal, mais tout a de la valeur.

LPA : Pour aller un peu plus loin, soulignons que la prise en compte, par l'Éducation nationale, de questions que l'on nomme en général « écologiques », reste très limitée. Que nous enseignerait, selon vous, l'expérience des *Géorgiques* pour l'action à l'école ? Par exemple, comment pourrait-elle nourrir une dimension de critique, une énergie de refus, dans l'action éducative ?

CD : Effectivement, dans le cadre de l'Éducation nationale ce qui relève de l'écologie est non seulement souvent réduit à ce qui concerne la nature et, de surcroît, avec une approche qui peine à envisager la complexité de cette question. Dans mon travail artistique, je me suis souvent référé aux trois écologies que Félix Guattari rassemble sous le concept d'écosophie⁹ (écologie mentale, écologie sociale et écologie environnementale) dans une perspective critique du capitalisme et de la manière dont il a colonisé les esprits. C'est la raison pour laquelle la question de l'imaginaire est cruciale et que la place des artistes est fondamentale. Le deuxième travail mené dans le cadre des *Géorgiques*, intitulé *Terre vivante*, va m'aider à illustrer mon propos. Nous avons amorcé une collaboration avec AgroCampus 47¹⁰ et son lycée agricole de Sainte-Livrade-sur-Lot, en lui demandant de mettre à disposition des *Géorgiques* l'une de ses parcelles de terre (le lycée possède une centaine d'hectares qui sont gérés comme une exploitation agricole classique sous contrôle de la politique agricole d'État). Nous avons choisi ensemble une petite parcelle d'environ

9. Felix Guattari, *Les Trois Écologies*, Paris, Galilée, 1989.

10. AgroCampus 47 rassemble des établissements d'enseignement agricole répartis sur quatre sites du département de Lot-et-Garonne : Nérac, Sainte-Livrade-sur-Lot, Tonneins et Villereal.

trois hectares qui n'est pas soumise à la production de récoltes. Elle a la particularité d'être occupée par un rucher école et une ancienne maison de maître dont les abords jouissent encore des ornements d'une autre vie : arbres d'ornement, vestiges d'un jardin, etc. Ici, l'intention est d'engager une réflexion en action sur le rapport à la terre, à rebours du modèle agricole dominant, productiviste et destructeur, d'ouvrir un espace d'expérimentation amorçant une réflexion profonde sur le lien au vivant. *Terre vivante* a été conçu collectivement et conjointement avec l'association Vagabondes fondée par Frédérique Goussard (intermédiaire culturelle et floricultrice) et Suzanne Husky (artiste), tout en partageant le cheminement avec le conseil d'un comité technique. Celui-ci est composé de l'équipe pédagogique d'AgroCampus 47, du service de l'Agriculture du conseil départemental de Lot-et-Garonne, du pôle rivière du Smavlot 47, du CEN 47¹¹, du réseau semences paysannes et d'agriculteurs. Je me permets de le préciser car je pense qu'il est important de rappeler que dans les Géorgiques je cherche à créer des espaces de travail où des points de vue et des pratiques différents sont amenés à se fréquenter. Au fil des visites sur le terrain, et avant d'imaginer quelque chose, il nous est apparu évident qu'il fallait commencer par rencontrer cette parcelle, mieux la connaître, l'observer au fil des saisons, en associant des savoir-faire d'artistes, d'agronomes, de paysans.

Au cours de l'année 2022, à chaque saison, un atelier d'observation a été ouvert à un public mixte composé pour moitié d'habitants de la vallée du Lot et pour moitié d'élèves du lycée. Ainsi, nous apprenons ensemble à découvrir la parcelle grâce à des techniques d'observation inspirées des arts et des sciences. L'ensemble du groupe est à la fois en situation d'apprentissage – adultes comme lycéens – et à la fois force de proposition.

Du fait de l'approche interdisciplinaire, du fait de la nature du groupe et du fait de la place centrale qui est octroyée à la parcelle, on peut affirmer que l'expérience menée avec *Terre vivante* relève de l'écophilosophie et exerce une force critique

grâce à l'espace de convivialité qu'elle ouvre. Elle articule l'imaginaire avec l'approche artistique, la dimension sociale grâce à l'originalité du groupe constitué et la dimension environnementale puisque la parcelle nous inscrit dans un écosystème vivant. C'est un temps de partage, de rencontre et d'hospitalité où l'on fait advenir ensemble des observations, des idées, des désirs, des envies qui n'ont été ni prémédités ni calculés par l'institution, en ce sens, cet espace de liberté dessine un espace critique.

Terre vivante n'est pas un projet pédagogique, cependant, étant déployé dans un contexte éducatif (celui du lycée), sur les périodes de cours des élèves, et avec la présence des élèves, la question de la transmission est devenue une dimension importante. Pour les élèves, découvrir un temps d'apprentissage hors de la classe, avec une approche qui mêle différentes disciplines, accompagnés de personnes inattendues – des retraités ou des personnes de diverses professions – sans injonction d'évaluation, mais où ce qu'ils énoncent compte autant que ce que les adultes disent, est une occasion originale de découvrir, de rencontrer et d'être déplacé dans ses repères. En parallèle, les adultes qui viennent participer à ces ateliers apprécient de les partager avec des jeunes gens, de les rencontrer en menant une activité, des réflexions, des hypothèses. À la fin du premier cycle d'observation des quatre saisons de l'année 2022, cette dimension conviviale (au sens politique qu'Ivan Illich a donné à ce mot) s'est avérée fondamentale pour ce qui sera mis en culture sur cette parcelle. Au-delà de ce que nous allons faire avec la terre (peut-être un jardin-forêt), il faudra préserver et cultiver ces moments qui échappent à une logique d'objectif ou de finalité (formuler un projet, répondre à des enjeux pédagogiques, etc.), défendre un espace expérientiel pour accueillir des possibles et des présences... Y a-t-il meilleur terreau pour nourrir le sens critique ?

LPA : Oui, l'éducation artistique est d'ailleurs plus qu'indigente, en France. Quels conseils donneriez-vous aux enseignants du premier degré pour développer la sensibilité artistique ? Vous évoquez le rôle du dehors, cette dimension *exogène* de la pratique artistique serait-elle inspirante pour l'école ?

11. Conservatoire des Espaces Naturels.

CD: C'est une question à laquelle il n'est pas simple de répondre, car il s'agit de faire se rencontrer des mondes qui vivent séparément. Il y a un artiste qui a beaucoup travaillé sur ce sujet, c'est Robert Filliou. En 1970 il publia un livre qui s'intitule *Enseigner et apprendre, arts vivants*. Il y explique qu'il croit en la possibilité de combler les fossés qui séparent l'artiste et son public et que ce problème de la participation est aussi celui de l'enseignant. Il l'énonça ainsi : « La vie devrait être (devenir) essentiellement poétique. Ce qu'il y a de plus important à communiquer aux enfants, c'est l'utilisation créative des loisirs. Les artistes peuvent participer à cette recherche. En tant que promoteurs de cette créativité, ils y gagneront une plus grande maîtrise de leur environnement et échapperont au ghetto dans lequel la société les enferme : n'être que des fournisseurs de distractions utilitaires ou de valeurs snobs pour la classe privilégiée »¹².

Ce que nous dit Filliou, c'est qu'il faut chercher ensemble. Dans ce même livre, Filliou évoque le *Poïpoïdrome* qu'il a conceptualisé avec un autre artiste, Joachim Pfeufer. C'est quelque chose qui me tient particulièrement à cœur car Filliou et Pfeufer le définissent comme un centre de création permanente et d'inutilité publique. Ce qu'on aurait pratiqué dans ce centre s'il avait existé, c'est un art de vivre, de faire disparaître la distinction entre enseigner et apprendre, d'imaginer des activités pour être, agir et faire. Ainsi, artistes et enfants se retrouvent pour partager ce goût du loisir et d'un « art d'être perdu sans se perdre ». Le troisième et dernier projet que j'ai créé dans le cadre du programme *Les Géorgiques* concerne justement la création du *Poïpoïdrome flottant*. Il ne s'agira pas de faire une réplique de l'œuvre de Filliou, mais de s'inspirer de ses valeurs – rencontre, inutilité, participation, réflexion et action – pour engager avec la rivière, le Lot, sa vallée, une relation, un dialogue, un jeu de trajection avec le « dehors ».

Le *Poïpoïdrome flottant* prendra la forme d'un bateau accompagné d'une flottille : à la fois centre de recherche, de ressources et lieu d'accueil des publics. Nous espérons une

mise à l'eau en 2025, d'ici-là, c'est un travail de prototypage qui est engagé à travers différentes expérimentations de natures très variées qui nous permettent d'envisager le type de rapport que nous voulons entretenir avec notre rivière.

Par exemple, le 17 janvier 2022, date décidée par Robert Filliou comme celle de l'anniversaire de l'art, un cadeau fut offert à la rivière. J'ai recréé le *Bouquet perpétuel*, une œuvre protocolaire de l'artiste Joachim Mogarra. Selon le souhait de l'artiste, cette œuvre peut être activée selon le protocole suivant : un bouquet de fleurs fraîches, un vase et un soin donné aux fleurs tout le temps de l'exposition. J'ai donc choisi d'offrir à la rivière un bouquet d'iris déposé dans une coupelle en cire pour qu'elle en prenne soin. La rivière est ainsi reconnue comme une entité vivante et active ; le bouquet est un cadeau dans l'esprit du don de Marcel Mauss.

À travers ce geste de reconnaissance du lien de réciprocité qui nous unit à la rivière, le futur *Poïpoïdrome flottant* nous dit aussi que si un point commun devait réunir la pensée d'Augustin Berque et de Robert Filliou, ce serait peut-être l'invitation, à chaque personne, de prendre soin de son existence, de son milieu de vie comme d'une œuvre d'art. Voilà, l'esprit des *Géorgiques*.

Paulhiac, mai 2023

12. Robert Filliou, *Teaching and learning as performing arts*, Bruxelles, Lieber Hossmann, 1998 [1970]. Traduction française : *Enseigner et apprendre, arts vivants*, 1998, p. 14.

Brigitte Condom, Frédéric Fijac, Elvire Lario, Étienne Marcant, Françoise Marie,
présidentes et présidents de l'association le Belvédère,
remercient chaleureusement:

les communes de Paulhiac, Casseneuil, Saint-Sylvestre-sur-Lot, Trentels,
Aiguillon, AgroCampus 47, la DSDEN 47, CAF 47-REAAP, l'école de Paulhiac,
le cinéma l'Utopie, le CEDP 47, le réseau de la médiathèque départementale,
Vagabondes, ATIS 47, le café 109, le cinéma Liberty, EpiDropt, le FRAC Nouvelle-
Aquitaine MÉCA, Documents d'Artistes Nouvelle-Aquitaine, ASTRE, Maison
Auriolles, Antichambre, les entreprises EDF Hydro Lot-Truyère, Villeneuve Marine
et Erplast, la communauté de communes de Bastides en Haut Agenais Périgord,
le SMAVLOT 47, le Conseil Départemental de Lot-et-Garonne,
la Région Nouvelle-Aquitaine, l'université Bordeaux Montaigne,
le ministère de la Culture - DRAC Nouvelle-Aquitaine de nous soutenir ;

tout particulièrement Damien Airault, Mikaël Akimowicz, Alexandre Anton,
Thomas Astruc, Jean Auzeral, Claire Azéma, Josiane Aziza, Arnaud Barde,
Augustin Berque, Jean-François Berthelot, Célia Berlizot, Nicolas Besnier,
Vincent Besombes, Marie Bethencourt, Philippe Bethencourt, Yann Bihouée,
Élodie Billou, Florian Billou, Alice Bismes, Pascal Boudet, Lætitia Buigues,
Jean-Louis Cadeillan, Bertrand Calmeil, David Calmeille, Marcel Calmette,
Avril Cantin, Madeline Carlin, Thierry Carmeille, Sylvie Caroff, André Chanfreau,
Anaïs Chapalain, Éric Chevance, Maryline Chiampi, Pierre Chiampi,
Élodie Colliandre, Régis Condom, Anna Consonni, Noëlle Corbefin, Émilie Corbel,
François Corneloup, Bernard Coupé, Hervé Coves, Damien Crabanat,
Johanna De azevedo, Alexandra Dibon, Léa Dingreville, Céline Domengie,
Evelyn Domengie, François Dumeaux, Ludovic Duhem, Marc Dupuy,
Éric Dworjack, Bernard Ellert, Ouriel Ellert, France Escoffier, Martine Faye,
Frédéric Fijac, Marianne Filliou, Carine Galante, João Garcia, Sylvie Gerbault,
Frédérique Goussard, Patrick Granziera, Helen Green, Nicolas Guillemain,
Emma Haslay, Suzanne Husky, Alice Ifergan-Rey, Jacques Imbert, Josie Imbert,
Claire Jacquet, Stéphane Jarleton, Mathieu Joerger, Clémence Jouvelet,
Pauline Kerscaven, Véronique Lamare, Isabelle Lasserre, le Laussou, la Lède,
Les Froh Faire, Anne Le Mée, Jacques Le Priol, Alain Lescure, Christianne Llopet,
Gérard Llopet, Gérard Logié, Guillaume Loiseau, le Lot, Isabelle Loubère,
Maria Maïlat, Christian Malaurie, Caroline Marcant, Marta Meijas, Corinne Melin,
Méta, Jean-Christian Michel, Pascale Millet, Iris Miranda, Nadège Monzie,
Marie-Hélène Muller, Lionel Paillas, Jean-Claude Pargney, Sylviane Perlembou,
Kakou Pourchot, Jean-Baptiste Pozzer, Marie-Hélène Privat, Nathalie Ribette,
Déborah Repetto Andipatin, Agnès Rosse, Harald Roy-Petit, Jean-Luc Sansou,
Pierre Sauvanet, Pascal Sémur, Catherine Soula, Mathieu Sourisseau,
Emmanuel Tibloux, Christophe Thiébault, Pierre Tilman, Olivier Vannucci,
Susana Velasco, Henriette Walter, Pauline Weidmann, Joëlle Willems,
Aurélia Zahedi, artistes, scientifiques, habitants ou rivières,
pour leurs participations, conseils, aides ou écoutes ;

ainsi que Robert Filliou, Joachim Pfeufer et Virgile qui nous inspirent toujours.

éditions du Brame / le Belvédère

Direction éditoriale : Céline Domengie

Conception graphique : Pascal Sémur / Antichambre

Relecture : Françoise Marie et Nathalie Bourguès

Achevé d'imprimer par nos soins à Monflanquin
pour le compte des éditions du Brame,
association le Belvédère,
janvier 2024.

ISBN : 978-2-491603-04-5

Dépôt légal : janvier 2024

b le
lv' -
d' r .

Les Géorgiques
VOL. III

LES ÉDITIONS DU BRAME